

DOMINIQUE SYLVAIN

**L'INCONNUE
DE BROOKLYN**

Série New York Made in France

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Une jeunesse italienne

L'année de mes onze ans, cohabiter avec une super héroïne et un zombie ne m'empêchait pas de me faire régulièrement défoncer le portrait.

Ma mère était une femme énergique, mon père un homme à l'aspect inquiétant, cependant, me plaindre auprès d'eux ne me semblant ni viril ni esthétique, j'avais décidé de cultiver ma fierté. En résumé, ma méthode consistait à serrer les dents et à subir plus ou moins stoïquement les attaques de mes persécuteurs.

Ces types, originaires du même quartier que ma famille, Bensonhurst, au sud-ouest de Brooklyn, pratiquaient sans le savoir la guérilla urbaine. Adeptes de l'embuscade et de la tromperie, en nombre variable suivant les jours, ils jaillissaient de cachettes improbables pour fondre sur moi sans sommations. N'utilisant jamais leurs poings, sans doute par crainte de se blesser, ils me bastonnaient à coups de pied et d'ustensiles divers : cartable, corde à sauter, martinet, laisse de chien, annuaire, brosse à cheveux, rouleau à pâtisserie et, à une occasion, un corset à agrafes métalliques piqué à une grande sœur. Parfois, ces

crétins me shampooinaient à la mayonnaise, au fromage à tartiner, à la sauce bolognaise ou à la confiture. Le fils de l'épicier du coin faisait partie de la bande, ça les aidait pas mal en matière de munitions.

Ils avaient quelques années de plus que moi. Je conservais ma voix d'enfant tandis que les leurs avaient mué. Leurs cris rauques, leurs injures fissurées et polymorphes résonnent à mes oreilles comme si c'était hier. Je les appelais les Raptors. Ça avait le don de les énerver davantage. Ma technique était peaufinée. Je feignais de ne rien ressentir en alternant les vannes et les regards blasés. De l'autopersuasion qui s'ignorait, mais était assez efficace. J'avais presque fini par m'immuniser contre la douleur.

Certes, j'aurais pu mettre mon oncle Jeff, le frère de ma mère, dans la confidence. Il est certain qu'il leur aurait passé un savon. Mais ça n'aurait pas été gratuit. Jeff était garagiste. Du temps de son apprentissage, il avait été blessé par la chute d'un pick-up depuis un pont élévateur défaillant. Sa jambe droite avait pris cher. S'il avait voulu dissuader mes tortionnaires de s'en prendre à moi, ceux-ci ne se seraient pas gênés pour se payer sa tête et le traiter de boiteux. Et ce résultat-là m'aurait fait nettement plus mal qu'une torgnole.

En tout cas, handicap ou pas, mon oncle se mettait toujours sur son trente et un pour m'emmener au cinéma, sa passion après la mécanique. J'avais sept ans quand il m'avait entraîné voir *La Fureur du dragon*. Bruce Lee m'avait subjugué. Bien que je n'aie aucun talent sportif, Jeff avait suggéré à mes parents de m'inscrire dans une école d'arts martiaux. Vu mon physique dégingandé et mon manque d'aptitude, les techniques enseignées par le

maître, un authentique Chinois de Hong Kong, ne m'aidaient en rien à me défendre contre les Raptors, pourtant, depuis les cieux, le fantôme de Bruce me guidait pour supporter leurs offensives. Malgré mes yeux ronds, mon nez volumineux que ma mère qualifiait de « romain » et mes boucles châtaines, je savais déployer le moment venu une impassibilité tout orientale.

Avantage supplémentaire : les cours de kung-fu m'offraient une excuse idéale. Inutile d'expliquer l'origine de mes hématomes à mes proches.

Pour autant, si je suis honnête avec moi-même, je peux dire que ces Raptors, je leur serai reconnaissant ma vie entière. Sans eux j'aurais raté une rencontre essentielle.

Je ne connaissais Sharon McDonagh que de vue. On fréquentait la même école. Sa carrure de *quarterback*, son épaisse chevelure rousse, son regard vert foudroyant, son air de flotter au-dessus des vicissitudes de l'existence m'impressionnaient beaucoup. Si le destin et les Raptors ne s'en étaient pas mêlés, jamais je n'aurais eu le courage de lui adresser la parole.

Ce samedi 17 août 1985, je sortais de chez moi – une maison mitoyenne en briques, dotée d'un jardin planté de deux figuiers qui faisaient la fierté de ma mère – pour me rendre au club d'arts martiaux, un sac en papier dans une main, mes affaires de sport dans l'autre. À la belle saison, ma mère déployait des filets en plastique pour empêcher les oiseaux et les écureuils de faire une orgie de nos figues, à mon avis les plus savoureuses du quartier. La nuit passée, l'une de ces pluies légères et nourricières, typiques de l'été, était tombée. Ça nous avait un peu soulagés de la touffeur ambiante – quelques jours auparavant,

le thermomètre avait dépassé les trente-cinq degrés. Avec pareille onnée, nos fruits avaient gonflé comme de petites outres. Leur douce peau violette abritait une chair moelleuse et sucrée. Ma mère avait opéré une cueillette et rempli le sac de ces merveilles afin que je les offre à mon maître de kung-fu.

Dans la légende familiale, ces deux figuiers avaient valeur de symbole. Mon arrière-grand-père avait apporté les plants de sa Sicile natale. Là-bas, dans le « Vieux Pays », il n’y avait que les nantis pour posséder leurs vergers. Un ouvrier agricole veillait à se prosterner lorsqu’il croisait un propriétaire terrien dans la rue, et quand le richard rotait en sa présence, l’usage voulait que le subordonné dise un truc du genre : « Dieu vous bénisse, *patrone* ». Aux États-Unis, ce genre de rituel n’existait plus et les Italo-Américains de Bensonhurst cultivaient leurs propres figuiers parce qu’à force de dur labeur et de patience, ils avaient pu acquérir leur maisonnette avec jardin. Du moins, c’était le cas de mon arrière-grand-père maternel arrivé en Amérique dans les années dix-neuf cent vingt.

Sharon n’avait pas de racines ritales. Selon les commérages du coin, la famille maternelle était originaire d’Irlande, et son père de nulle part, car il était inconnu au bataillon. McDonagh mère et fille vivaient dans un appartement, deux blocs plus loin.

Ce jour-là, Sharon était assise sur les escaliers bordant l’entrée de son immeuble et discutait avec Josh Mulberry, un garçon du même âge qu’elle, mais qui faisait plus que ses treize ans avec ses longues mèches sombres barrant son regard de loup. Elle avait une batte de base-ball, lui

un gant et une balle. D'après le polo bleu ciel mouillé de Josh, ils s'étaient offert une séance sérieuse. Sharon portait sa tenue habituelle : gilet en jean sans manches, T-shirt blanc, short cycliste noir et baskets d'une couleur indéterminée. Ses cheveux s'ornaient d'un gros nœud rose vif qui la faisait ressembler à un cadeau d'anniversaire géant.

Je baissai les yeux vers le trottoir et continuai de marcher. Un invisible dans mon genre ne devait pas importuner la reine Sharon avec des salutations quelconques, surtout lorsqu'elle était accompagnée d'un type au sourire rare, mais carnassier. J'avais eu l'occasion de lire *Dracula* de Bram Stoker. Un bouquin de mon père qui m'avait passionné autant que terrifié. Josh aurait été épatant pour interpréter le rôle du comte de Transylvanie adolescent.

Une vingtaine de mètres plus loin, les Raptors se tenaient à l'affût. Cette fois, ils furent trois à me tomber sur le râble.

« Hey, le rejeton du zombie, tu vas où, comme ça, la queue entre les jambes ? »

Une question de pure forme. Ils connaissaient mes faits et gestes en détail, j'étais leur mascotte du moment. D'autres gamins avaient eu affaire à eux, mais s'en étaient certainement plaints à leurs parents ou leurs grands frères et ces brutes s'étaient cherché de nouveaux souffredouleur. Pour ma part, je misais sur le temps. Même les pires malfaisants se lassent quand leurs victimes ne leur offrent pas ce qui les excite : des larmes et des supplications. J'en étais arrivé à accepter leur insulte au sujet de mon père et à la faire mienne : pour une fois, ils avaient raison, Brad Deschanel était bel et bien un zombie. De toute façon, un jour, ces types se rendraient compte que

je n'étais qu'un punching-ball parlant et pas un chialeur intéressant.

En attendant, je me devais de balancer une réplique au chef de bande : « Entre les jambes ou ailleurs, c'est pas le problème ! Moi, au moins, j'en ai une, bouffon bouffi !

– Hein ! Non, mais tu t'entends, p'tite merde ?

– Si t'avais des couilles, tu m'attaquerais pas avec tes deux Raptors, gros tas ! »

Il avait blêmi, ses lèvres tremblotaient de rage. Il dégaina le bidule jusque-là coincé dans sa ceinture et l'agita sous mon nez d'un air furieux. Une râpe à parmesan. Rien d'étonnant, son père possédait une pizzeria sur Bath Avenue. Pendant que ses deux sbires m'empoignaient par les épaules, Fatty commença par me frapper les avant-bras avec son arme de fortune. Ces gars n'étaient pas suicidaires, ils évitaient de défigurer leurs proies.

Je parvins à leur servir mon expression de dur à cuire tout en essayant de me dégager. Problème, ils avaient de la poigne. Les coups redoublèrent et, pour faire bonne mesure, Fatty me balança son genou dans les parties. Ce genre d'attaque ultravicieuse était une première. Mon cerveau me fit l'effet d'une pastèque tranchée par un coute-las. Je lâchai un cri strident en même temps que le sac de figues, mon corps prit la consistance du caleçon de flanelle de mon père, mes jambes cédèrent sous moi.

Les deux types me lâchèrent, je me retrouvai affalé à plat ventre sur le macadam. Ils en profitèrent pour me larder les côtes et les cuisses à coups de latte. Malgré le brouillard rouge noyant ma vision, je discernai Fatty accroupi près de moi. Ce goret se gavait de figues.

« Merci du cadeau, la tarlouze ! me lança-t-il, la bouche pleine.

– Arrêtez, bande de nazes ! »

Une voix féminine, impressionnante d'autorité, venait de retentir.

S'ensuivit un court silence, que Fatty rompit avec hargne : « Te mêle pas de ça, grosse morue ! »

J'ignore s'il empruntait ses poétiques expressions à son père quand celui-ci dialoguait avec sa mère. Si tel était le cas, l'ambiance régnant dans leur famille ne devait guère être enthousiasmante.

« Je me mêle de ce qui me plaît, trou de balle. J'ai une batte de base-ball, toi une râpe à fromage. Qui mène le match, à ton avis ? »

Les coups avaient cessé de pleuvoir, j'en profitai et relevai la tête. Ma sauveuse n'était autre que Sharon McDonagh. En temps normal, elle était spectaculaire. En colère, elle se révélait magnifique, et pourvue d'un sacré répondant.

Josh n'était visible nulle part. Fatty commit l'erreur de ne pas prendre Sharon au sérieux.

Le premier swing de Sharon eut raison de la râpe, le second l'atteignit à l'épaule et lui arracha un hurlement éléphanterque.

« Vous en voulez encore, les branleurs ? » leur balançait-elle d'un superbe ton glacial.

La volée de Raptors décida de s'égailler sans demander son reste.

Bientôt, les volumineux mollets de Sharon et sa batte occupèrent mon champ de vision. Fatty avait abandonné le sac en papier sur le trottoir, elle le ramassa. Je me

relevai et l'observai tandis qu'elle plantait ses dents dans une figue. Elle fit la grimace.

« Beurk ! C'est amer !

– Euh, vaut mieux ne manger que l'intérieur », osai-je proposer avant d'allier le geste à la parole.

Je sortis un fruit du sac, le rompis délicatement et mordis sa chair rouge. Sharon leva un sourcil intrigué, puis m'imita. Son visage exprima vite une satisfaction étonnée.

« Mmh, t'as raison, admit-elle. Comme ça, c'est mangeable.

– Content que ça te plaise.

– T'es dans la même école que moi, non ?

– Ouais. Deux classes en dessous. »

Craignant qu'elle devine que j'en savais pas mal à son sujet, j'ajoutai prudemment : « Je crois. » En fait, je n'ignorais rien de sa situation.

« Comment tu t'appelles ?

– Lou. Lou Deschanel.

– T'es canadien ?

– Non. Mon grand-père paternel était français.

– Ah bon.

– Reprends quelques figues, si tu veux. Je te les donnerais bien toutes, mais je ne peux pas. Elles sont pour mon prof de kung-fu.

– Mmh, d'accord.

– Merci de m'avoir défendu.

– Y a pas de quoi. Ces merdeux ont eu ce qu'ils méritaient. C'est quoi, le coungfiou ?

– Un sport chinois.

– Moi, je fais du base-ball.

– Ouais, j'avais compris. Tu as une belle batte.

– Un cadeau d’un copain de ma mère.
– Si tu n’as rien de prévu, viens avec moi. Tu pourras regarder le cours. »

Trop content de l’intéresser, j’avais parlé sans réfléchir. Si Sharon acceptait mon invitation, elle découvrirait vite à quel point mes talents pugilistiques étaient minables.

Elle accepta. Et resta jusqu’à la fin. Après quoi, j’eus droit à une chronique incendiaire.

« J’aurais jamais cru qu’on pouvait faire du sport en pyjama, Lou. Et pardon de te dire ça, mais tu ferais pas de mal à une mouche.

– Ouais, je sais.

– Faudrait y mettre un peu plus du tien. C’est pas parce que t’es taillé dans la masse d’un cure-dent qu’y a pas de la résistance ici et là, précisa-t-elle en pointant de l’index mon ventre puis ma tête. Tu saisis ?

– Ouais, tu as raison. D’ailleurs mon maître nous parle toujours de ça.

– De ça, quoi ?

– Du *Qi*. La force intérieure.

– Eh ben voilà. On est d’accord. Bouge-toi le ki et le cul, et tout ira bien ! »

Et sur ce, Sharon McDonagh partit d’un grand rire d’ogresse extrêmement communicatif, lequel scella notre amitié.

La première fois où Sharon m’invita dans son deux pièces, c’était un peu avant Halloween. Des stickers de citrouilles rigolardes, de sorcières et de chauve-souris ornaient la porte. Une fois à l’intérieur, je pus remarquer que, contrairement à la mienne, sa mère n’aimait ni faire

le ménage ni soigner la décoration. Une odeur de grailon et de sueur mêlée de parfum accompagnait un bazar épique. Sharon replia le canapé-lit et m'annonça qu'il lui tenait lieu de chambre. Il était placé en face d'une télé trônant sur une caisse en bois, ce qui était idéal d'après elle pour « la mater en étant bien confortable ».

Elle me proposa de regarder un épisode de sa série préférée, l'histoire de deux jeunes publicitaires obligés de se travestir pour pouvoir se loger dans un hôtel abordable, mais réservé aux femmes. Sharon avait déjà vu *Bosom Buddies* quatre ans auparavant sur la chaîne ABC, elle remettait ça grâce à NBC qui avait décidé de la rediffuser. Je fis rapidement le calcul. En 1980, Sharon avait huit ans. C'était un âge où, malgré mes supplications, ma mère m'interdisait de regarder autre chose que des dessins animés, et encore, une heure par jour maximum. A priori, Stella McDonagh était quelqu'un de nettement plus conciliant qu'Amanda Deschanel.

Bosom Buddies m'ouvrit des horizons. Jusque-là j'ignorais que des hommes se fardaient et portaient des robes. On dit que c'est la série qui a révélé Tom Hanks. Pas étonnant, il mettait beaucoup de conviction dans son jeu.

Quand la mère de Sharon fut de retour du *diner* sur 18th Avenue où elle était serveuse, elle m'accueillit avec chaleur, me demanda de l'appeler « Stella » et me proposa de partager leur repas. Rien ne laissait deviner que les deux McDonagh avaient les mêmes gènes. Stella était un tanagra aux boucles noires et aux yeux bleus. Son énergie faisait vibrer l'espace, elle paraissait être trois personnes à la fois.

Avant que j'aie eu le temps de refuser, elle extirpa une série de récipients bariolés du réfrigérateur. Elle versa

une partie de leur contenu dans des bols qu'elle disposa sur la table en même temps que des paquets de chips et de nachos. Pendant qu'elle réchauffait des haricots en boîte, je pris place en face de Sharon qui s'était chargée de nettoyer en vitesse des assiettes et des couverts, puis l'imitai tandis qu'elle trempait ses chips dans les différentes sauces. Je la vis se figer en avalant celle qu'elle avait agrémentée d'une préparation blanche.

Elle la recracha aussitôt en produisant une grimace épouvantable.

« Maman, c'est quoi ce truc dégueu ?

– De la crème, Sharon. Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Ça m'étonnerait. Goûte. »

Stella McDonagh s'exécuta et eut la même mimique que sa fille.

« Le vieux Paki vend du pas frais dans sa supérette ! Y va m'entendre ! Et me rembourser ou j'lui arrache la barbe ! »

Sharon avait retrouvé son expression de souveraine imperturbable. Elle alla enquêter dans le réfrigérateur, puis revint avec le coupable. Un gros tube. Qu'elle me tendit. Lisant l'étiquette, j'en déduisis que Mme McDonagh avait de sérieux problèmes de vue, mais j'évitai d'y aller de mon commentaire.

« Ça vient pas du pis d'une vache, maman. T'as pris de la crème à raser. Tu ferais mieux de m'laisser acheter la bouffe, tu sais. »

Ce soir-là, Sharon me proposa de me raccompagner. Stella recevait son copain. Sharon préférait « ne pas être dans leurs pattes pendant quelques heures ». Je me demandai s'il s'agissait du même gars que celui qui lui avait

offert la batte de base-ball, puis crut avoir une illumination. « Je comprends. Ta mère est trop coquette pour porter ses lunettes !

– Nan ! Elle voit aussi bien qu'un coyote. Mais toi, t'es pas Tom Shelleck, dis donc.

– C'est qui ?

– Le détective de *Magnum*. Il a de belles moustaches, des chemises à fleurs et des trous dans les joues.

– Des trous dans les joues ?

– Ouais, quand il se marre.

– Des fossettes, tu veux dire.

– Ça s'appelle comme ça ? Ah bon. »

Stella resta silencieuse quelques instants. Quand elle reprit la parole, sa voix était gorgée de tendresse : « Ma mère sait pas trop lire, Lou. C'est ça l'histoire. »

Je ne pus m'empêcher de la regarder avec de grands yeux. J'ignorais qu'il existait des adultes dans cette situation. Dans ma famille, l'ambiance était différente. Avant de virer ectoplasme, mon père avait beaucoup lu. Ma mère époussetait avec soin nos étagères garnies de tous ses bouquins, même si elle n'avait pas le loisir de se plonger dedans. Mais moi, j'en profitais bien.

« Ses parents étaient nazes. Elle me dit toujours que je dois travailler à l'école pour pas finir comme elle. Elle me verrait bien doctoresse. Mais moi, je serai actrice. Pour ça, pas besoin de se fatiguer trop à apprendre. Suffit de savoir causer, respirer et bouger. Regarde ! »

S'ensuivit une démonstration. Sharon prit une grande inspiration, commença à se dandiner, fouilla l'incendie de ses cheveux et se tordit la bouche en cul de poule.

« Aaah, Lou Deschanel, vous êtes l'homme le plus fascinant de la planète », susurra-t-elle en roulant des yeux et en battant des cils.

Je n'eus pas à mentir. Sharon m'avait convaincu. Son bagou m'était désormais familier, en prime elle me démontrait qu'elle respirait et bougeait beaucoup mieux que la moyenne des gens.

« Bon, allez, on recommence, mais cette fois, tu me filmes !

– Hein ?

– Tiens, regarde-moi, j'te montre. »

Elle forma un carré devant ses yeux avec ses mains, puis balaya les alentours. Après une courte hésitation, je l'imitai et braquai ma caméra imaginaire sur la star. Elle se lança dans une nouvelle saynète. « Bonjour Mr. MacGyver ! Je vous admire beaucoup, vous savez. Vous n'auriez pas besoin d'une assistante ? Il se trouve que j'ai appris à désamorcer des bombes... »

Je n'avais pas la moindre idée de qui était ce MacGyver, mais à sa place, il est certain que j'aurais embauché Sharon sur-le-champ.

« Y a juste un problème, dit-elle quand elle redevint elle-même. (Elle plaqua ses mains sur sa poitrine.) Les actrices ont des gros nénés. Les miens ressemblent à des œufs au plat glissés dans des chaussettes. Va me falloir de l'argent pour me faire opérer.

– Te faire *opérer* ?

– Ouais, y a des chirurgiens qui peuvent coudre de beaux nichons. Mais c'est cher. Je ferai des économies.

– Tu es sûre que ça existe des chirurgiens comme ça ?

– C’est le copain de ma mère qui me l’a dit. Il sait plein de choses. »

Sur le moment, ça me sembla une bonne nouvelle. Même s’ils ne partageaient pas le même sang, Sharon avait malgré tout un père sur qui compter. Mais le futur démentirait cette théorie. Cruellement.

Chez nous, aucun risque qu’on mange de la crème à raser, n’empêche, et si je peux m’autoriser ce mauvais jeu de mots, nos repas de famille étaient souvent « rasoirs ». Ma mère se comportait admirablement. Elle essayait de faire la conversation bien que ce soit mission impossible. Mon paternel mangeait ses petits plats mitonnés sans jamais la gratifier du moindre compliment et l’écoutait lui raconter les histoires du quartier ou de son boulot avec la tronche de Buster Keaton. De temps à autre, il nous larguait un bout de phrase ici et là, quand il fallait prendre une décision, me concernant notamment. « Jeff propose d’emmener Lou à la fête des pompiers. Ils feront des démonstrations. Ça peut être motivant pour lui, hein, Brad ? » Ma mère veillait à lui demander son avis. De toute façon, mon père était toujours d’accord. Ce n’était pas la marque de son ouverture d’esprit, mais de son désintérêt complet. Pour lui, nous n’étions que des colocataires avec lesquels il se devait d’être civil, et ça s’arrêtait là.

Si l’on faisait exception de notre maison, il ne supportait pas de rester enfermé dans un lieu clos. Par chance, mon grand-père possédait un magasin sur 86th Street, aux étals déployés sur le trottoir, et il l’avait embauché comme vendeur. Brad Deschanel avait enseigné l’anglais dans une autre vie, désormais il fourguait des fruits et légumes au

voisinage pour le compte de sa belle-famille. Et malgré sa maîtrise de la langue de Shakespeare, ce n'était même pas lui qui se fatiguait à faire des phrases pour haranguer le client potentiel. Mon grand-père Fratelli s'y collait à sa place. « Bah, on va pas se plaindre, il pourrait rester calfeutré à la maison, alors c'est mieux que rien », aimait rappeler ma grand-mère Rosa avec un soupir empreint de philosophie.

À cause de cette prétendue obsession de l'air libre, il refusait de mettre un pied dans le ciné favori de mon oncle Jeff, le Loew's Alpine Theater à Bay Ridge, un endroit pourtant mythique, ouvert dans les années vingt et dont la programmation était sensationnelle. Il préférait rester vautré sur le canapé du salon à regarder n'importe quoi, comme s'il cherchait à s'hypnotiser. Il avait toujours à portée de main la courtepointe cousue par ma grand-mère paternelle à partir d'une multitude de tissus différents. J'ignore s'il la percevait comme une espèce de doudou géant, en tout cas elle lui tenait compagnie pendant ces longs moments passés avec lui-même. Il n'était pas rare qu'après notre retour d'une soirée ciné enthousiasmante, on le retrouve endormi devant la télé, le patchwork roulé en boule sous la tête. Assez souvent, ma mère le laissait finir sa nuit dans le salon. Selon elle, pour une fois qu'il dormait « comme un bébé », ce n'était pas la peine de tout gâcher. Elle éteignait le téléviseur et nous montions sans bruit à l'étage.

Lorsqu'il rentrait du magasin, mon père n'avait plus assez d'énergie pour m'enseigner quoi que ce soit. Les dimanches, il n'allait pas travailler, mais le résultat restait le même. Zombiland sur toute la ligne. Jeff m'avait appris

à aimer les films du monde entier, à faire du vélo, du patin à glace et les rudiments de la conduite auto quand mes jambes avaient été assez longues pour atteindre la pédale de frein de sa Plymouth Reliant. Mon paternel ne produisait aucun effort, ni pour les événements liés à l'école, ni pour le reste. Pour la remise de ma ceinture blanche 7^e Chi, c'étaient mon grand-père et Jeff qui accompagnaient ma mère. Mon instructeur avait d'ailleurs cru que mon oncle était mon géniteur. Le sourire gêné de ma mère m'avait fait mal.